imaginaires, faisant réflexion de son Moi malade, de ses sentiments haineux par exemple au nom de « la partie saine du *moi*, celle qui pense comme nous »³¹. Ceci se traduit par des analystes qui travaillent leur image côté immuable, toujours le même costume, un cabinet sans changements... Lacan estime qu'un calcul de la part de l'analyste de son contre-transfert, portant sur la stratégie éventuelle adoptée par l'analysant envers lui n'est pas un bon plan pour préparer ses interprétations, sa tactique. Si l'analyste a à s'inspirer de la théorie des jeux, il n'a pas à se positionner comme adversaire. Lacan convoque une autre métaphore célèbre pour définir la position de l'analyste, son silence et son action si particulière : le jeu de bridge, un jeu à quatre places !

Le bridge analytique : le psychanalyste et le jeu du mort

Le bridge se joue à quatre, deux contre deux, le joueur a son partenaire en face, pendant que les deux adversaires sont à gauche et à droite. L'enjeu est de réussir à réaliser le nombre de plis annoncé par un joueur dans un premier tour de mise aux enchères, avant même de jouer. Celui qui a annoncé qu'il fera le plus grand nombre de plis, au vu de ses cartes et de sa supposition du jeu de son partenaire, est appelé *le déclarant*. Ayant la main, il annonce la couleur du contrat qu'il veut effectuer dans un premier tour de jeu. Son partenaire en face devient le fameux *mort*, il se doit d'étaler d'emblée son jeu sur la table, classé par couleurs, aux yeux de tous, ce qui influe fortement sur les tactiques à adopter. L'adversaire du déclarant à sa gauche pose la première carte. Vient le tour du mort, qui en tant que mort ne touche pas à son jeu, c'est le déclarant qui appelle dans son jeu la meilleure carte à jouer, le mort la joue sans intervenir. Vient le tour de *l'adversaire* de droite de jouer, puis enfin du déclarant. On voit qui remporte la mise. Quelle est la vertu métaphorique de ce jeu pour *situer son action* de l'analyste? Quatre places et non trois, comme dans le schéma L du Séminaire II.

Que dit Lacan ? « Plutôt par là l'analyste s'adjoint-il l'aide de ce qu'on appelle à ce jeu le mort, mais c'est pour faire surgir le quatrième qui de l'analysé va être ici le partenaire, et dont l'analyste va par ses coups s'efforcer de lui faire deviner la main »³². Lacan imagine le cas où l'analyste n'est pas le partenaire en miroir du sujet, mais un adversaire qui a le mort pour partenaire. Il s'efforce – avec « abnégation » – en choisissant des cartes, des signifiants précis, dans le jeu du mort, de faire jouer le sujet en essayant de deviner ce qu'a en main son adversaire. La tactique de l'analyste n'est pas de faire surgir des signifiants de nulle part, à sa guise, mais d'extraire ceux issus d'un jeu déjà constitué sur la table, en clair, surgit comme matériau dans la cure, issu de l'inconscient du sujet et non de ses propres signifiants formulés indépendamment du discours de l'analysant.

Lacan précisera en 1971 – lors d'un exposé de Pierre Delaunay – qu'il n'a pas mis le psychanalyste « à la place du mort. Il joue avec le jeu du mort, ce n'est pas pareil »³³. Jouer avec le mort suppose de faire une place à la parole du sujet, faire fonctionner un « se taire » comme un élément de négativité réelle³⁴ qui amène l'analysant à entendre ce qu'il dit, ce qu'il ne dit pas, un dit non colmaté par l'interlocution, invitant à reprendre ses constructions, les renverser, les annuler, les contredire, les dialectiser, les dépasser.

³¹ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 591.

³² Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 589.

³³ Lacan J., *Lettres de l'École freudienne*, 1972, n° 9, p. 471.

³⁴ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », p. 309.

Ce jeu du mort, n'est pas la mortification dans le transfert : ne pas dire un mot, laisser dormir l'analysant, position qui entretient le père mort comme partenaire du névrosé obsessionnel ; version silencieuse *ipéiste* où l'on se contente de surveiller le contre-transfert que Lacan dénonce : « aussi préfère t'il se rabattre sur son Moi, et sur la réalité dont il connaît un bout. Mais alors le voilà à je et à moi avec son patient. »³⁵ Ce jeu du mort consiste à veiller à ne pas intervenir comme partenaire de l'analysant, comme son semblable en interlocution mode *ping-pong*. Il faut aussi faire le mort sur le plan symbolique, l'analyste n'a pas à faire le grand Autre, le lieu de la vérité tant souhaité par l'analysant. L'analyste aide l'analysant à le mettre à jour, à retrouver les chapitres censurés de son histoire.

Mais alors, qui est le quatrième partenaire de l'analysant dont l'analyste essaye avec le jeu du mort de faire devenir la main ? Je dirais que cela métaphorise le fait de mettre l'analysant sur le chemin des signifiants inconscients qu'il ignore. Est-ce sûr ? Dans le Séminaire *Le transfert*, un an après ce texte, il reprend la métaphore du bridge et dit que le partenaire du sujet qu'il doit lui faire découvrir, c'est son propre moi³⁶, soit la vérité de ses identifications sur l'axe imaginaire.

Lacan imagine que l'analyste pourrait jouer « à droite » du sujet, c'est-à-dire *avant*, et l'on peut faire l'hypothèse de l'apparition du sujet de l'inconscient, ou « à gauche », c'est-à-dire *après* son apparition dans la cure, avant ou après la rectification subjective. Si Lacan ne pose pas de fixité définie, une certitude existe : les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place, celle du mort. C'est une sentence sans appel contre le maniement de la cure par le contre-transfert, dont il ne nie pas l'existence. La question n'est pas là.

Le 8 mars 1961 : « Si l'analyste réalise l'apathie analytique, c'est dans la mesure où il est possédé d'un désir plus fort que les désirs dont il pourrait s'agir, à savoir d'en venir au fait avec son patient, de le prendre dans ses bras, ou de le passer par la fenêtre »³⁷. Ce désir plus fort, dont Lacan ne parle pas explicitement ici, c'est le désir de l'analyste issu d'une mutation dans sa propre cure. Lacan précise que si on ranime ce mort et que l'analyste se laisse aller à ses sentiments, on ne sait plus qui conduit le jeu et on tombe dans l'imaginaire.

Stratégie, tactique et politique

« Voilà pourquoi l'analyste est moins libre en sa stratégie qu'en sa tactique »³⁸, stratégie et tactique sont à distinguer. Jacques-Alain Miller le confirme dans sa réponse à Buenos Aires : « Je ne suis pas un homme de stratégie, je suis un homme de tactique ». L'analyste est plus libre d'être un tacticien qu'un stratège. Cette différence sémantique est empruntée au langage militaire, chez un homme dont on a oublié qu'il était aussi un auteur, le général De Gaulle. Il y a quelques années, J.-A. Miller nous avait recommandé de lire ses mémoires, *Le fil de l'épée*³⁹, dans lequel ce militaire de carrière réfléchit à l'évolution de la civilisation, de l'Histoire, à la logique de la guerre et à l'essence de ce qu'est le prestige, le pouvoir, la fonction du commandement⁴⁰. Lacan dira de même dans

³⁵ *Ibid.*, p. 591.

³⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 223.

³⁷ *Ibid.*, p. 220-221.

³⁸ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 589.

³⁹ De Gaulle C., *Le fil de l'épée*, Paris, Plon, 1932.

⁴⁰ *Cf.*, *ibid.*, p. 195 & 197.